

Le rugby sud-africain : le « sport de l'homme blanc » ambassadeur d'une nation multiraciale ?

DIFFICILE de ne pas s'émouvoir, en ce samedi 24 juin 1995, lorsque Nelson Mandela riait comme un enfant, affublé d'un maillot des Springboks frappé du numéro 6 (offert par leur capitaine) et d'une casquette de supporter, remettait la coupe William Webb-Ellis consacrant la meilleure équipe de rugby du monde à François Pienaar, valeureux et exemplaire leader d'une sélection passée en quelques années du purgatoire, sinon de l'enfer, au firmament de ce sport. Difficile en effet de ne pas se laisser gagner par l'enthousiasme réunissant dans un même élan patriotique ces deux hommes immensément fiers en ce jour d'être sud-africains alors que tout aurait pu conduire, il y a quelques années à peine, à les opposer, à les faire se haïr. Par quel miracle le jeu de rugby a-t-il donc pu créer une telle complicité entre un Afrikaner de pure souche, profondément calviniste et certainement membre de l'Afrikaner Broederbond (1) et celui qui, à lui seul, symbolise le martyr et la lutte du peuple noir d'Afrique du Sud ?

Certains esprits chagrins y verront à coup sûr une opération de propagande bien orchestrée, une

(1) Société secrète aux ramifications complexes, haut lieu du conservatisme afrikaner.

sorte d'hymne au « politiquement correct » comme la « nouvelle Afrique du Sud » sait en produire. Permettez cependant à l'auteur de ces lignes de leur rétorquer à l'avance que c'est probablement parce qu'ils méconnaissent le noble jeu et le bonheur qu'il peut générer, toujours proportionnel à la rudesse du combat qui l'anime. La joie était donc sincère et grandement partagée ce jour-là en Afrique du Sud et il y a fort à parier que ce titre mondial a plus fait qualitativement parlant pour l'émergence de cette nouvelle nation que nombre de réformes politiques des derniers mois.

Plus que tout autre sport, le rugby est en Afrique du Sud un miroir de la société civile et politique. Symbole des vertus ancestrales et de la fierté raciale pour les uns, de l'oppression et de l'inégalité pour les autres, il est devenu l'otage le plus médiatique du conflit opposant à partir de la fin des années 60 la dictature sud-africaine à la communauté internationale (2). Après une réintégration laborieuse au plan sportif comme politique de l'Afrique du Sud, la Coupe du

(2) Voir à ce sujet la passionnante étude historique proposée par Jean-Pierre Bodis dans *Le rugby en Afrique du Sud : histoire d'un sport en politique*, Bordeaux, Karthala-MSHA, 1995.

monde de rugby a connu un succès dépassant toutes les espérances. Dans un pays où la conscientisation politique atteint des sommets, le rugby semble aujourd'hui être en mesure de jouer un rôle majeur dans le processus d'unification. Des prises de position sans ambiguïté, comme celles de Nelson Mandela et de certains dirigeants fédéraux, semblent en attester, tout comme la belle aventure du héros du tournoi, le métis Chester Williams, participant d'un nouvel imaginaire national. Gardons-nous cependant de tout propos naïf car l'essentiel est encore à faire et l'avènement du rugby en tant que force de changement devra nécessairement passer par un plus grand volontarisme de la part des dirigeants de ce sport.

Nelson Mandela, le 16^e homme

Au lieu de se cantonner à un rôle neutre et protocolaire de président du pays organisateur, Nelson Mandela a pris le parti, dès le premier match opposant l'Afrique du Sud à l'Australie, de devenir le supporter numéro un des Springboks. Il est vrai qu'au départ le leader de l'ANC n'est pas hermétique à ce sport puisqu'il a lui-même tâté du ballon ovale au cours de sa scolarité. Mais de là à s'engager à ce point en faveur d'une équipe dont on doit rappeler qu'elle n'était encore composée, à l'orée de ce tournoi, que de joueurs blancs (3), il y a un cap qu'il a su franchir. En fait, le rugby sud-africain est toujours en ce début de Coupe du monde une affaire presque exclusivement blanche et les concessions accordées par les véritables diri-

(3) Puisque Chester Williams, le *coloured* de la sélection a, à ce moment-là, déclaré forfait en raison d'une blessure tenace.

geants de ce sport (4) se résument alors à l'adjonction sur le maillot de la fleur de prothéa à la célèbre antilope et à l'obligation de jouer le *Nkosi sikelel' iAfrika* avant l'indéracinable *Die Stem* (5). Alors donc qu'une grande partie de la population noire s'appête à traiter par le mépris cet événement, voire à simplement ignorer son existence, le leader charismatique de la nouvelle Afrique du Sud décide d'affirmer sans équivoque son soutien à l'équipe si longtemps décriée par les opposants au système d'apartheid. Ce faisant, il suscite l'étonnement d'une bonne partie de la population, toutes ethnies confondues. Étonnement qui, au fil d'un scénario sportif idéal (6), se transforme en intérêt grandissant pour se terminer en euphorie générale. En fait, Nelson Mandela a parfaitement su jouer un rôle d'interface entre l'équipe springbok et la communauté noire. C'est ainsi que le 16 juin, jour de la commémoration du début des grandes émeutes de Soweto en 1976 et veille de la demi-finale contre la France, il s'adresse aux jeunes du grand township de Johannesburg coiffé d'une casquette de supporter en les exhortant à encourager « leur » équipe (7). Sans que l'on puisse dire qu'il y ait eu une

(4) La fusion entre la toute-puissante SARFU blanche et la SARU regroupant les joueurs métis et noirs s'étant rapidement acheminée vers une récupération de cette dernière.

(5) Le premier étant l'ancien chant de libération de l'ANC, le second l'hymne afrikaner inspiré du grand *trek*.

(6) Victoire contre le champion en titre, l'Australie, dès le premier match puis série de succès, dont une demi-finale au suspense haletant contre la France, jusqu'à la victoire finale face à des All Blacks donnés largement favoris par des analystes un peu trop inattentifs.

(7) Document diffusé dans l'excellente émission proposée par Arte « La légende du sport », le 7 août 1995.

adhésion totale de la communauté noire au soutien apporté par Mandela aux Springboks (8), on a cependant assisté, pour la première fois dans l'histoire sportive du pays, à de véritables démonstrations de joie de la part des Noirs après les succès de l'équipe nationale (9). Ceci constituant sans doute le premier signe d'identification de leur part à une équipe pourtant constituée en grande majorité de joueurs blancs mais finalement « coachée » par le Père de la nation. En ce sens, Nelson Mandela a accompli un acte politique majeur, au plan interne comme sur la scène internationale, en démontrant que le sport pouvait réunir tous les Sud-Africains dans un élan patriotique commun. Et quel choc en effet d'entendre des fermiers boers reprendre en chœur le chant des mineurs noirs pour encourager leur équipe lors de la finale face à la Nouvelle-Zélande !

Chester Williams, héros malgré lui

Singulier destin que celui de ce sous-officier métis de l'armée sud-africaine, au jeu et au gabarit atypiques (10), victime et bénéficiaire d'étranges concours de circonstances, et qui allait passer en quelques mois du parfait anonymat au rang de star de cette Coupe du monde, au même titre que son adversaire néo-zélandais Jonah Lomu ! Contrairement à ce qu'ont pu penser certains observateurs mal informés, Chester Williams ne doit pas sa sélection à la couleur

de sa peau mais bien au fait qu'il s'est révélé être au cours des dernières saisons le meilleur à son poste. Il lui a d'ailleurs fallu patienter assez longtemps sur le banc des remplaçants alors qu'il était déjà un des joueurs phares de la Western Province pour gagner une place de titulaire à l'aile de l'attaque springbok. S'il fallait une preuve supplémentaire que la sélection de ce joueur ne relève pas d'une sorte d'*affirmative action* (11), ce serait son forfait à la veille de la Coupe du monde en raison d'une blessure récalcitrante. Sa réintégration au sein de l'équipe nationale doit surtout à un concours de circonstances assez rocambolesque. En effet, à la suite d'une bagarre générale avec les Canadiens, deux joueurs de l'équipe sud-africaine ont été suspendus, dont l'ailier Pieter Hendricks, libérant ainsi une place pour Williams. C'est à ce moment que le joueur métis est devenu le favori des médias sud-africains qui voyaient probablement en lui la figure emblématique idéale de cette Coupe du monde. Il y avait évidemment un intérêt commercial flagrant dans la mesure où médiatiser un sportif qui n'est ni noir, ni blanc mais les deux à la fois revient à cibler un public beaucoup plus vaste. C'est ainsi qu'en quelques jours on a vu fleurir le long des routes sud-africaines des panneaux à l'effigie de Chester, devenu bien malgré lui une sorte de héros national. Au-delà de l'utilisation mercantile du procédé, force est de constater qu'il a permis, à l'instar de ce que souhaitait Nelson Mandela, de canaliser l'intérêt d'une partie de la population qui jusqu'alors ne se sentait guère concernée par les résultats des Springboks. Il fallait, sans

(8) Ne serait-ce déjà que parce que le football est, comme partout en Afrique, le sport roi.

(9) Voir par exemple *Midi Olympique* du 25 mai 1995.

(10) C. Williams, ne faisant que 1,73 mètre pour 78 kilos, ce qui est fort modeste dans un rugby où il est de tradition d'aligner des ailiers frisant le quintal.

(11) Les politiques d'*affirmative action* sont des ensembles de mesures de discrimination positives visant à rééquilibrer les inégalités sociales imposées par l'apartheid.

vouloir faire de jeu de mots douteux, un peu plus de couleur dans cette équipe pour susciter l'adhésion du public noir et métis. En même temps, il suffisait d'observer le succès que remportait, grâce à son jeu spectaculaire et à son *Manu Samoa*, proche des danses guerrières zouloues, l'équipe samoane, adversaire de l'Afrique du Sud en quart de finale (12), pour constater à quel point il était possible de passionner les jeunes des townships pour cette compétition.

Cela étant, on a pu également assister à quelques utilisations maladroites de la présence de la « mascotte » Chester au sein de la sélection, comme ce fut le cas avec le demi de mêlée Joost Van der Westhuizen, accusé par des joueurs samoans d'avoir tenu des propos racistes sur le terrain et clamant pour se défendre que son meilleur ami au sein de l'équipe était l'ailier métis. Le silence embarrassé de l'intéressé en dit finalement long sur l'authenticité de leur amitié (13). Cette dernière anecdote nous rappelle qu'on est encore loin d'une véritable intégration raciale dans le rugby et dans le sport sud-africain en général. Les stratégies mises en place jusqu'à présent, comme la création des *development teams*, révèlent d'ailleurs quelques contradictions majeures. Quant à l'attitude de certains dirigeants fédéraux, comme le très controversé Louis Luyt, on constate qu'elle maintient une ambiguïté qui pourrait s'avérer à terme très dommageable au plan interne comme au niveau de l'image internationale du sport sud-africain.

(12) Match du retour pour Chester Williams et au cours duquel il inscrivit deux essais.

(13) Voir par exemple *L'Équipe* du 16 mai 1995.

Les *development teams*, sélections des oubliés ?

Sous l'égide de Danie Craven, ancien président de la SARU (South African Rugby Union), des tentatives de popularisation du jeu de rugby auprès des populations noires et métisses ont vu le jour à partir des années 70. Leur impact a été jusqu'à présent assez limité. De plus, il existait une sorte de paradoxe à vouloir monter de toutes pièces une dynamique rugbystique dans des communautés dotées de leurs propres fédérations depuis la fin du XIX^e siècle, c'est-à-dire avant même la création des fédérations française ou néo-zélandaise par exemple (14). Il y avait d'ailleurs, en 1914, 82 équipes non blanches sur le territoire sud-africain, 43 clubs métis et 39 clubs noirs (15). Il aurait été probablement plus efficace de sortir les clubs non blancs de leur ghetto économique et culturel en les intégrant aux championnats réservés aux équipes blanches (16). Évidemment, le contexte politique ne le permettait guère. Aujourd'hui, l'environnement politique n'est plus le même et pourtant les méthodes n'ont que peu changé. La mode est à la mise en place de *development teams* qui sont des sélections « multiraciales » opérant du niveau local au niveau national. L'idée peut paraître intéressante à première vue, ne serait-ce que parce qu'elle permet de détecter de nouveaux talents, mais elle a aussi quelque chose de pervers dans la mesure

(14) Un précieux recueil de documents, non publié, sur les origines du rugby non blanc en Afrique du Sud, élaboré par Braber Ngozi, se trouve à la bibliothèque du Centre d'étude d'Afrique noire de l'IEP de Bordeaux, sous la référence RAS-613.

(15) J.-P. Bodis, *op. cit.*, p. 35.

(16) Cet isolement est d'ailleurs la principale explication de la faible proportion de joueurs métis ou noirs de haut niveau dans la mesure où il est synonyme de stagnation technico-tactique.

ou elle contribue à recréer des espaces d'isolement pour les joueurs non blancs, les Blancs y étant plutôt rares. Elles deviennent des sortes de « réserves » sportives et ethniques tout à la fois. Cette voie est donc plus une impasse qu'autre chose et beaucoup est encore à faire pour que les clubs deviennent de véritables lieux d'intégration. Il est facile de constater combien il est pénible aujourd'hui encore pour les joueurs noirs de gagner leur place dans les équipes majoritairement blanches (17). Le chemin de la mixité est encore long et il n'est pas certain que tous les dirigeants actuels du rugby sud-africain aient envie de l'emprunter.

Le double jeu de certains dirigeants

La Coupe du monde de rugby 1995 s'est avérée être une énorme opportunité économique. Les bénéfices au niveau de l'industrie touristique ont été considérables et les retombées en terme de promotion de l'Afrique du Sud comme destination de vacances probablement très fructueuses (18). L'organisation de la compétition et de ses à-côtés a été en tout point irréprochable sauf peut-être une vente de billets inférieure au total escompté, probablement en raison d'un coût un peu trop élevé pour les portefeuilles locaux. Techniquement parlant, on ne peut pas reprocher grand-chose aux organisateurs sud-africains ayant travaillé en association avec le groupe Rugby World Cup, notamment à Louis Luyt, tonitruant personnage, président de la SARFU (South African Rugby and Football Union) et première puis-

sance économique du rugby sud-africain. On ne peut en revanche passer sur ses écarts de langage et de comportement qui lui valent d'être probablement un des hommes les plus haïs du rugby mondial. En fait cet ancien seconde ligne de la Province du Transvaal a toujours cultivé le paradoxe. Coartisan avec le docteur Craven du rapprochement entre le rugby blanc et les leaders de l'opposition noire dans les années 80, il n'hésite pourtant pas en 1992 à faire jouer *Die Stem* lors du retour des Springboks à la compétition internationale face aux All Blacks, alors qu'il était convenu de ne pas jouer d'hymnes tant que le processus de démocratisation n'aurait pas totalement abouti. De même, après s'être fait l'ambassadeur du rugby de demain, professionnel et médiatique, dans les mois précédant la Coupe du monde, il la fait s'achever sur une très désagréable fausse note en insultant littéralement certaines équipes (19) et en faisant planer un doute sur l'intégrité du corps arbitral (20). Il y a donc parfois un énorme décalage entre les progrès en communication des Springboks grâce à des hommes intelligents et modérés comme le capitaine François Pienaar ou le manager Morne du Plessis et les frasques grossières du patron de l'Ellis Park. Ces contrastes reflètent en réalité les antagonismes profonds qui existent au sein de la puissante fédération sud-africaine et ne sont que les épiphénomènes d'un conflit se déroulant sur fond d'argent et d'idéologie. Le rugby d'Afrique du Sud a pourtant besoin d'une grande sérénité

(19) Après quelques altercations, les équipes de Nouvelle-Zélande, d'Angleterre et de France quitteront le dernier banquet avant la fin.

(20) Il remettra à Derek Bevan, arbitre de la demi-finale perdue de justesse par la France face à l'Afrique du Sud, un chronomètre... en or.

(17) Expérience pourtant vécue dans la Province du Natal, qui passe pour être une des moins conservatrices du pays.

(18) Voir *Financial Mail*, 19 mars 1995.

pour pouvoir tenir le rôle fédérateur dont son titre de champion du monde lui a donné l'opportunité, pour ne pas dire la mission. Nelson Mandela et son ministre des Sports, Steve Tshwete, ont donné le ton ; il est primordial que les grands du rugby blanc oublient leur conservatisme arrogant et saisissent la balle au bond.

Les sportifs sud-africains ont parfois le sens du symbole. La coureuse de fond, Elena Meier, l'avait montré en faisant un tour d'honneur aux Jeux olympiques de Barcelone drapée du drapeau éthiopien de son adversaire Derartu Tulu. Les deux jeunes femmes, après avoir survolé leur épreuve, avaient ainsi ému des centaines de millions de téléspectateurs dans le monde. On découvrait que l'Afrique du Sud pouvait aussi montrer l'exemple. Le discours du capitaine des Springboks après la finale victorieuse de l'Ellis Park allait dans le même sens, en remerciant l'ensemble des Sud-Africains et en tentant ainsi de montrer aux yeux du monde qu'un nouveau pays était bien né. En ce sens, le sport sud-africain, compétitif dans de nombreuses disciplines (21), pourrait bien devenir le meilleur ambassadeur de cette « nouvelle Afrique du Sud », à condition d'achever sa propre révolution. La Coupe d'Afrique des nations de football 1996, organisée pour la première fois dans ce pays, vient probablement de constituer une épreuve de vérité pour la crédibilité sportive et politique d'une nation en construction. Le succès des Bafana-Bafanas dans cette compétition, qui suit de quelques semaines celui des Orlando Pirates dans la Coupe d'Afrique des clubs

champions, constitue un point d'orgue à l'euphorie sportive que connaît le pays depuis la fin de son bannissement. Il est vrai que l'éviction du Nigeria du tournoi, d'ailleurs largement imputable à l'Afrique du Sud et qui constitue ainsi le premier coup politique majeur entre les deux « géants », a passablement facilité la tâche aux footballeurs de Nelson Mandela. Celui-ci n'a pas hésité à réutiliser la symbolique de la Coupe du monde de rugby en arborant fièrement le maillot de l'équipe nationale lors de la finale. Les Bafana-Bafanas ont, en plus de leur indéniable valeur sportive, démontré que le sport était décidément le moteur de la pacification dans ce pays en offrant l'image d'une équipe unie et ethniquement représentative de la nouvelle Afrique du Sud. Le public ne s'y est pas trompé en faisant son héros du très offensif défenseur blanc Mark Fish qui est ainsi devenu le complément « footballistique » de Chester Williams.

Jean-Pierre Bodis a très probablement raison lorsqu'il avance que l'élément clé de cette magie sportive est la religiosité qui imprègne les Sud-Africains dans leur rapport au sport (22). On pourrait peut-être même, en se servant de la conception sociétale qu'avait Émile Durkheim de la religion (23), voir dans cette approche religieuse de la compétition sportive une sorte de vision transcendée et inconsciemment partagée des défis que doit relever cette nation nouvelle.

Patrice Galand
CEAN

(21) Par exemple, on annonce déjà le perchiste Okker Brits comme le successeur du grand Sergueï Bubka. De même, les résultats obtenus aux derniers Jeux panafricains d'Hararé font apparaître l'Afrique du Sud comme le nouveau géant du sport continental.

(22) J.-P. Bodis, *op. cit.*

(23) É. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1968 (1912).